

X 41p



VICTOR BÉRARD

41p

X

Bibliothèque Maison de l'Orient



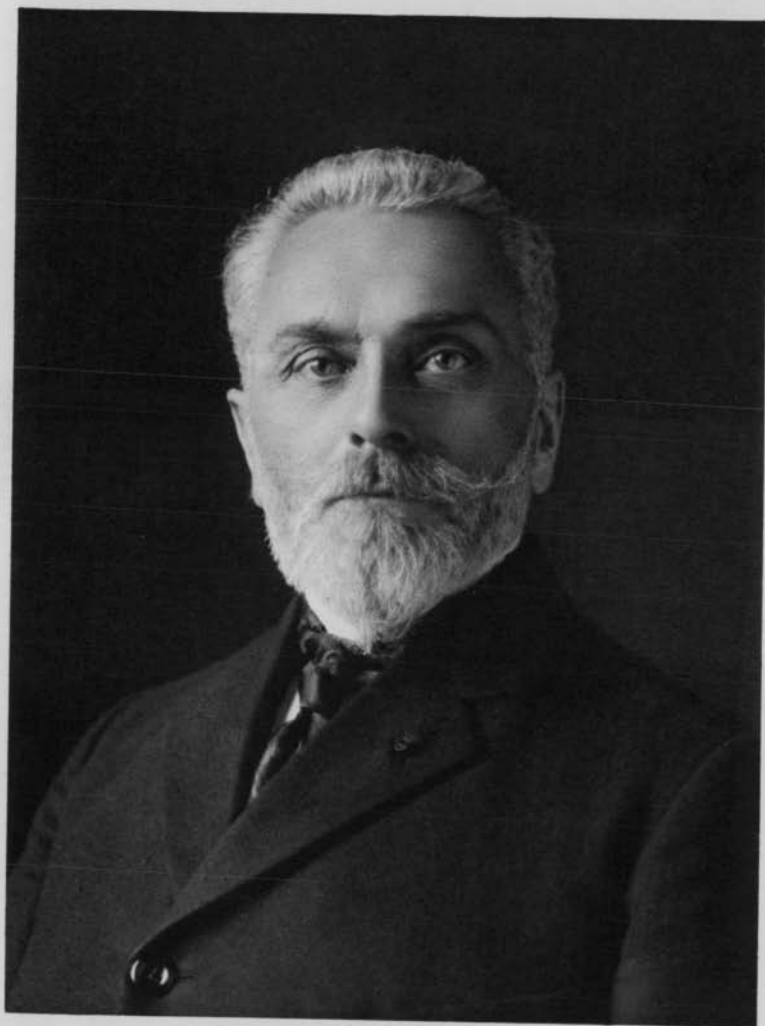
135588

VICTOR BÉRARD

10 AOUT 1864 — 13 NOVEMBRE 1931

ἀλλ' ἦτοι θάνατον μὲν ὁμοίον οὐδὲ θεοὶ περ
καὶ φίλῳ ἀνδρὶ δύνανται ἀλαλκέμεν, ὅππότε κεν δῆ
μοῖρ' ὀλοή καθέλῃσι τανηλεγέος θανάτοιο.

Odys. γ 236-238



VICTOR BÉRARD

NÉ A MOREZ-DU-JURA LE 10 AOUT 1864

ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE 1884-1887

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES 1887-1890

EXAMINATEUR D'ENTRÉE A L'ÉCOLE NAVALE 1891-1901

PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE

A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE MARINE 1896-1914

MAITRE DE CONFÉRENCES

A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES 1896-1908

DIRECTEUR D'ÉTUDES

A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES 1908-1931

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA « REVUE DE PARIS » 1904-1911

SÉNATEUR DU JURA 1920-1931

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION

DE L'ENSEIGNEMENT DU SÉNAT 1921-1929

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION

DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DU SÉNAT 1929-1931

MORT A PARIS LE 13 NOVEMBRE 1931

DISCOURS

PRONONCÉS AUX OBSÈQUES

LE 17 NOVEMBRE 1931

DISCOURS

DE

M. HENRY BÉRENGER

VICE-PRÉSIDENT

DE LA COMMISSION DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

DU SÉNAT



EX LIBRIS
SALOMON REINACH

DON
DE
MADAME SALOMON REINACH
— NEE MORGOLIEFF —

S.R.

Au nom de la Commission sénatoriale des Affaires étrangères, que Victor Bérard présidait dans ces dernières années, l'honneur douloureux m'incombe de lui apporter ici le suprême hommage de ses collègues, sans distinction de parti.

Ce n'est point assez de dire qu'il dirigeait nos travaux avec l'autorité de connaissances historiques qui avaient rendu son nom célèbre avant même son élection au Sénat. Ce n'est point non plus assez de dire qu'il conduisait nos délibérations avec le tact de camaraderie qui était naturel en lui. Non ! Pour nous séduire, il avait quelque chose de plus prenant encore : son rayonnement, ce rayonnement qui n'était qu'à lui, qui imprégnait tout le Sénat de sa plénitude vitale et dont notre Commission ne cessa de recevoir la chaleur tant qu'il y siégea.

Victor Bérard, à notre tête, était l'image, sérieuse et souriante, de l'action unie à la pensée. Non seulement ses écrits originaux sur Homère, ses voyages de Méditerranée et des Balkans, ses enquêtes de presse sur l'*Impérialisme anglais* et l'*Éternelle Allemagne*, ne lui avaient pas nui pour rédiger ses rapports et prononcer ses discours, mais encore on peut dire que ses rapports, ses discours, sa présidence, tirèrent avantage d'une science du passé entre-

tenue et fortifiée jusqu'au dernier jour. Ainsi Victor Bérard fut authentiquement de la lignée des parlementaires français qui, de génération en génération, depuis Volney et Condorcet, en passant par Chateaubriand et Laplace, Guizot et Cuvier, Lamartine et Arago, jusqu'à Victor Duruy et Berthelot, harmonisèrent si bien en eux la pensée et l'action, l'écriture et la parole, que l'une s'est toujours renforcée de l'autre, pour le bien commun de la patrie et de la civilisation.

Dans cette haute culture générale qui, dès sa jeunesse, fut son atmosphère, Victor Bérard avait puisé l'indépendance d'esprit qui fait regarder les choses contemporaines d'une telle distance qu'elles apparaissent, non pas sans doute rapetissées ni rabaissées, mais ramenées à leurs dimensions sur le grand plan des successions humaines. Aussi attachait-il moins d'importance aux fonctions officielles en elles-mêmes qu'aux charges morales qu'elles comportent. Cette indépendance d'esprit et la scrupuleuse fierté de son caractère nous furent précieuses toutes les fois qu'il eut à conférer avec les Gouvernements successifs au nom de notre Commission des Affaires étrangères.

« Le Sénat, disait-il, le 26 juillet 1929, a été créé pour « être l'interprète et le défenseur de cette prudence la plus « pratique et de cette sagesse la plus sereine que l'âge « permet d'apporter dans les calculs les plus passionnés de « la politique, de la politique étrangère surtout. »

Mais s'il était partisan de la mesure, de la juste mesure, de ce « rien de trop » que lui avait inculqué la sagesse hellénique, il n'avait nulle complaisance pour les silences excessifs de certains Gouvernements à l'égard des Assemblées : « Je pense comme vous — répondait-il à un Président du Conseil — qu'une négociation ne peut se faire « sur la place publique, mais sommes-nous ici sur la place « publique et croyez-vous que certaine méthode soit tou-

« jours bonne ? On nous met perpétuellement devant le
« fait accompli ; on use la patience du Parlement. »

Cette indépendance critique, nécessaire au législateur, n'excluait pas chez notre Président le sens patriotique d'une collaboration nationale avec le Gouvernement à certaines heures difficiles de la politique extérieure.

Écoutons-le tel qu'il parla la dernière fois de sa vie au Sénat, le 30 juin 1931, dans la grave circonstance du message Hoover :

« Nous avons le devoir, en dehors de toute politique
« intérieure, que nous voulons oublier pour quelques
« heures du moins, de chercher un terrain qui puisse nous
« unir, autour du Gouvernement, en face des exigences
« étrangères. »

Le patriotisme de Victor Bérard s'approfondissait en lui, comme en tous les vrais historiens, de la longue suite des siècles et des peuples qu'il avait étudiés. Si, comme le héros de son *Odyssée*, il avait, lui aussi, « visité les cités de tant d'hommes et connu leur esprit », ces navigations et ses escales ne lui avaient fait que mieux apprécier le toit de la patrie et la terre des ancêtres. A cet Ulysse de l'histoire, la France fut son Ithaque. Son cosmopolitisme ne fit qu'affermir son patriotisme. Ne savait-il pas, mieux que personne, combien la « douce France » est un asile héréditaire de chevalerie, de tolérance, d'humanité, mais que comme la Pallas Athéné, chère à son cœur d'hellénisant, elle doit savoir rester forte pour pouvoir demeurer juste ?

« Nous voulons la paix, — disait-il dernièrement au Sénat
« — nous voulons préparer la paix, mais nous voulons
« rester les maîtres de la paix. Nous devons le rester,
« pour nous-mêmes et pour les autres. Un jour viendra
« peut-être où l'univers entier nous aidera, mais à l'heure
« actuelle les règles de la vieille politique française doivent
« rester les règles de notre politique présente. »

« Ah ! ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse ! » s'écrie, au XI^e Chant de *l'Odyssée*, l'un de ces héros homériques si familiers à Victor Bérard. Maintenant que le voilà parti vers ces tribus innombrables des morts qu'évoque sa *Nekyomanteia*, notre grand ami n'a nul besoin qu'on lui farde la mort. S'il a aimé la gloire, l'immortalité lui est assurée avec celle du Poème, qu'il a si personnellement ressuscité. S'il a chéri la famille, il peut être fier des affections qu'il laisse et des héritiers qui le continuent. La Mort doit ressembler pour lui à cette lumière des ombres qui éclaire le champ cimmérien où Ulysse retrouve sa mère et les héros de *l'Iliade* :

ὦς ἐφάμην· ψυχὴ δὲ Ποδώκεος Αἰακίδαο
φοῖτα μακρὰ βιβῶσα κατ' Ἀσφοδελὸν Λειμῶνα,
γηθοσύνη ὅ σί υἷὸν ἔφην ἀριδείκετον εἶναι.

« A peine avais-je dit, que sur ses pieds légers l'ombre de l'Éacide à grands pas s'éloignait : il allait à travers le pré de l'Asphodèle, tout joyeux de savoir la valeur de son fils ».

Victor Bérard, généreux et vaillant compagnon de nos luttes, nous avons voulu sur votre tombe attacher ce dernier bouquet mortuaire cueilli à votre anthologie homérique. Acceptez-le comme l'hommage de ceux qui n'oublieront jamais votre exemple et qui aujourd'hui, très respectueusement, inclinent leur deuil devant la douleur de la noble épouse associée à tous vos travaux et à tous vos jours, et des dignes enfants que vous avez su façonner à votre image.

DISCOURS

DE

M. BIENVENU-MARTIN

PRÉSIDENT

DE LA GAUCHE DÉMOCRATIQUE

DU SÉNAT

MESDAMES,
MESSIEURS,

Au nom de la gauche démocratique du Sénat, je viens apporter à la mémoire de Victor Bérard l'hommage de notre amitié reconnaissante et de nos regrets. Sa mort a provoqué dans notre Assemblée une émotion douloureuse et unanime : au chagrin que nous causait la perte d'un collègue aimé de tous, s'ajoutait le sentiment qu'une de nos forces vives nous était enlevée et qu'une grande lumière venait de s'éteindre.

Lorsqu'au début de 1920, Victor Bérard entra au Sénat, il avait déjà un brillant passé. Par les fonctions qu'il avait remplies dans le haut enseignement, par ses études célèbres sur l'épopée homérique et d'autres savantes publications, il s'était acquis une notoriété qui s'étendait bien au delà de nos frontières. Devenu sénateur, il mit au service de son mandat sa vaste érudition, son infatigable activité, les riches ressources de son intelligence, son remarquable talent oratoire. Il s'intéressa passionnément à toutes les questions d'ordre politique ou social qui sont à la fois l'honneur et le tourment des démocraties libres. Parmi les graves problèmes du temps présent, il en est de deux sortes auxquels il s'attacha de préférence : ce sont ceux qui touchent aux relations extérieures et ceux qui se rapportent à l'enseignement. Des premiers, je ne dirai rien,

une voix plus compétente que la mienne vous a montré la part que Victor Bérard a prise à leur examen et à leur discussion dans l'Assemblée du Luxembourg.

Lorsqu'au début de 1921 fut constituée notre grande Commission de l'Enseignement, il en fut élu le président et pendant près de dix ans il en dirigea les travaux avec une incontestable maîtrise. Une meilleure organisation de l'enseignement à ses divers degrés rentrait dans le cadre de l'idéal national qu'il avait conçu, aussi intervint-il maintes fois à la tribune pour exposer avec son éloquence coutumière ses vues réformatrices. L'enseignement secondaire en particulier a donné lieu à de vifs débats, et l'on n'a pas oublié l'admirable lettre qu'en juillet 1930, comme président de la Commission des horaires et du surmenage, Victor Bérard adressa au ministre de l'Instruction publique et où il expose sa conception de ce que doivent être les études classiques dans notre pays, et demande qu'à côté des humanités antiques, dont l'étude approfondie serait réservée à une élite nombreuse, on institue pour l'autre partie de la jeunesse des humanités modernes qui peuvent, elles aussi, assurer la culture générale de l'enfant.

Victor Bérard ne s'intéressait pas moins à l'enseignement technique ; il avait même pour ce dernier venu une sollicitude particulière qu'il manifestait encore dans ses derniers jours : il voyait dans le développement de cet enseignement une des conditions du salut de notre démocratie qui doit être, écrivait-il, une nation d'habiles artisans.

Que dirai-je de l'homme politique ? Ce grand savant fut aussi un grand Français et un grand Républicain. Il fut sans défaillance ni compromission, toujours ferme dans ses convictions, tel qu'il s'était présenté aux électeurs du Jura.

Il voulait que notre régime démocratique ne cessât pas d'être un instrument de progrès social et que nos lois fon-

damentales fussent défendues contre toute atteinte. Aussi son autorité dans notre groupe était-elle grande; il était assidu à nos réunions, et souvent son esprit prompt et avisé sut dégager dans nos discussions la formule qui devait fixer notre ligne de conduite.

S'il était ardent dans les controverses, il fut toujours sincère et courtois. Sa figure ouverte reflétait la loyauté et la générosité bienveillante de sa nature. Quel profit et quel plaisir nous avions à l'écouter, soit à la tribune, soit dans nos conversations familières ! Sa parole était captivante ; le savoir chez lui n'était ni sec, ni austère, il se parait de tous les charmes d'une imagination toujours jeune.

Hélas ! nous ne l'entendrons plus. Mais ses idées nous restent, elles sont une semence féconde qui portera ses fruits.

Adieu, cher et aimé collègue, nous garderons fidèle et intact votre souvenir !

Que Madame Victor Bérard et ses enfants veuillent bien recevoir l'assurance que nous nous associons de tout cœur à leur profonde douleur.

DISCOURS

DE

M. A. MEILLET

PRÉSIDENT

DE LA SECTION DES SCIENCES HISTORIQUES ET PHILOGIQUES

A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

IL y avait, chez l'homme dont nous pleurons la perte, une telle force de vie, que nous avons peine à nous représenter que cette force est aujourd'hui brisée. Victor Bérard n'a presque jamais cessé de vouloir mener, de mener en effet, une double vie. Longtemps il a été secrétaire de la *Revue de Paris*, où la vivacité de son esprit, l'ampleur et la diversité de ses connaissances faisaient de lui l'intermédiaire accompli entre les savants et le public. En même temps il y donnait des articles de politique extérieure dont, grâce à la clarté de sa pensée et à la largeur de ses vues, le retentissement s'étendait au loin. Devenu en 1920 sénateur du Jura, il avait dès le début de son mandat sa place marquée dans les grandes Commissions qu'il était bientôt appelé à présider. Aucun homme politique n'a donné aux affaires publiques un effort plus puissant ni plus continu.

Or cette œuvre n'a jamais fait de tort à son activité de savant. Levé tôt chaque matin, il ne commençait son travail de sénateur qu'après avoir accompli sa tâche de philologue. Jusqu'au bout il a cherché, jusqu'au bout il a publié.

On n'est vraiment un maître que si l'on a le don de séduire les esprits sur lesquels on doit agir. Personne n'a été plus séduisant que Victor Bérard. Étudiant, il séduisait

ses maîtres; membre de l'École d'Athènes, il était le plus aimé des camarades, et tous ceux qui y ont été pensionnaires en même temps que lui perdent aujourd'hui un ami auquel ils étaient restés profondément attachés. Appelé jeune à la direction de l'une des Conférences de l'École des Hautes Études, il n'a dès l'abord compté parmi nous que des amis, et, bien que les exigences de sa vie politique, si elles lui laissaient assez de temps pour le travail, ne lui aient pas permis d'assister à nos réunions avec l'assiduité qu'il aurait désirée, il était demeuré pour tous ceux qui ont été ses collègues un ami cher et dévoué, auquel ils savaient qu'il ne serait jamais en vain fait appel. Je l'ai souvent éprouvé, et en exprimant ici la douleur que cause aux professeurs de l'École des Hautes Études la mort de Victor Bérard, le président de la section vous parle d'un deuil personnel.

Victor Bérard a été un savant original parce qu'il avait le souci et le sens de la réalité. Helléniste et brillant helléniste, humaniste doué d'un sentiment vif de l'art littéraire, archéologue, qui avait travaillé sur place à révéler des monuments nouveaux, il ne s'est pas comme tant d'autres contenté d'être un pur classique. Les Grecs n'ont pas été seuls à parcourir la Méditerranée, ils y avaient pour voisins les Phéniciens, et l'helléniste s'est fait hébraïsant pour se rendre compte de ce qu'ont pu donner à la culture hellénique les émules et les concurrents qu'ils rencontraient sur les voies de la mer. Chargé d'enseigner aux marins la géographie, Victor Bérard a montré qu'il avait à un degré singulier le don de voir les lieux où la civilisation s'est développée et, à l'aide de cette vision aiguë des paysages, d'apporter à l'interprétation des textes anciens des faits nouveaux, de leur donner ainsi une vie imprévue.

Son goût pour les grandes œuvres, sa connaissance de la Grèce antique et du monde méditerranéen désignaient

Victor Bérard pour étudier l'*Odyssée*. Il en a donné une édition bien personnelle, une traduction vivante qui en rend l'allure, qui en fait saisir le sens profond, un commentaire qui en indique le caractère réel. Cette édition, telle qu'il l'a constituée, est un monument qu'il était seul à pouvoir élever. Elle suffirait à rendre sa mémoire chère à tous les hommes qui ont le sens de la littérature grecque. Quand on songe qu'il a achevé ce travail sans diminuer jamais rien de l'effort qu'il faisait pour les affaires publiques, on est frappé d'admiration et l'on mesure l'étendue de la perte que viennent de faire l'École des Hautes Études et la science de l'antiquité.



DISCOURS
DE
M. PAUL JAMOT
CONSERVATEUR AU MUSÉE DU LOUVRE

Celui qui éprouve aujourd'hui un des plus grands chagrins d'une vie où n'a pas manqué cet élément fatal de toute destinée humaine, se refuse à faire devant cette tombe un morceau de critique littéraire, ou archéologique, ou historique. A l'une des plus riches personnalités de notre temps, à l'écrivain qui, dans un ouvrage monumental, a fait rayonner une lumière nouvelle sur un des plus précieux trésors du patrimoine universel, il apporte seulement le témoignage d'un fidèle compagnon.

Victor Bérard a été aimé, il a été admiré ; il a travaillé, il a agi, il a aimé, il a fait du bien publiquement à sa famille, à ses amis, et secrètement à tous ceux, connus ou inconnus, qui l'appelaient dans leur détresse ; il a servi la science et les bonnes lettres, il a servi son pays. Il se jugeait heureux. Il l'a été dans la mesure où le bonheur est prêté pour un temps aux hommes nés mortels et soumis à mille fâcheux hasards.

Jusqu'au jour où il ressentit les sombres atteintes d'un mal qui ne devait pas pardonner, il déploya cette allégresse robuste, saine, éclatante, qui était un de ses charmes et aussi une de ses forces, et où il était facile de lire un signe de courage, de pure et limpide conscience, de générosité, de bonté.

Je l'ai connu dans cette école où nous avons parfait nos études, je l'ai suivi en Grèce où notre jeunesse reçut la leçon de beauté qu'un petit peuple privilégié a pour toujours donnée au monde. Depuis, rien ne nous a séparés ; tout, épreuves ou joies, nous a unis. Je l'ai trouvé le même, tel qu'il m'était apparu, aux temps de l'adolescence, avec sa belle tête de conquérant à l'œil clair, ses gestes brusques, sa parole ardente, ses récits coupés de grands rires sans méchanceté, sa chaleur de cœur toujours inquiète des autres et jamais de soi-même, sa confiance et ses vastes projets, qu'il se sentait de taille à réaliser. Il avait eu déjà en Grèce presque toutes les idées qui ont inspiré plus tard ses travaux. C'est ainsi que font les plus grands : en art, en littérature, en science, l'œuvre la plus belle, c'est celle où s'épanouit un rêve de jeunesse ; souvent ce rêve s'est pour la première fois formé derrière un front d'enfant. La jeunesse, l'enfance même, n'abandonnent jamais complètement les esprits créateurs. Le génie a devant la vie une attitude à la fois enfantine et sérieuse. Car ce n'est pas l'expérience qui favorise en nous l'imagination. Cette faculté maîtresse a été déposée en nous aux jours de notre enfance, et c'est alors qu'elle s'exerce librement, magnifiquement, féeriquement. Les poètes, les artistes, les savants, les inventeurs seuls savent garder ce don des fées intact au milieu des grises et pauvres réalités qui s'imposent à toute existence humaine.

Personne n'était demeuré plus jeune, plus authentiquement et profondément jeune que Victor Bérard. Historien des institutions grecques, géographe, écrivain politique, polémiste, orateur, homme d'action, il a fourni à ces différents titres une activité capable d'occuper une existence laborieuse et de mériter la plus enviable réputation. Il a été aussi un grand voyageur, tout à fait de la race de ceux qui ne font pas autre chose que d'explorer les régions

connues ou inconnues de notre planète. Quand il était au Sénat, présidant les grandes Commissions ou défendant à la tribune les plus belles causes, ou bien quand il visitait ses électeurs du Jura, qui étaient tous ses amis, on aurait pu croire qu'il n'avait pas d'autre préoccupation que celle de l'homme politique.

Cependant il a trouvé le moyen d'accomplir ce qui a été le grand travail scientifique de sa vie, pendant près de quarante années sa peine et son enchantement, ce travail qui commence par le livre intitulé : *les Phéniciens et l'Odyssee* et s'achève par un autre légitimement appelé *la Résurrection d'Homère*, en passant par une traduction dont la beauté toute nouvelle suffirait pour la gloire d'un écrivain ; tout cela supposant une immense préparation, des recherches innombrables, une extraordinaire érudition, une ingéniosité prodigieuse et, par-dessus tout, le don de la vie.

Victor Bérard a, au cours d'années si pleines de mouvement, traversé bien des milieux, pratiqué bien des sortes de gens, vu mille choses dont beaucoup n'étaient pas faites pour entretenir une vue optimiste du monde. Rien n'avait porté une ombre sur sa nature généreuse. Cet homme d'une intelligence supérieure avait encore à 67 ans la pureté et l'innocence d'un enfant. Je plaindrais ceux qui ne verraient pas dans ces mots le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une créature mortelle. C'est cette pureté et cette innocence qui lui ont valu de conserver son imagination d'enfant, merveilleux instrument de ses trouvailles scientifiques.

La qualité intellectuelle et la qualité morale de sa vie ont ainsi la même source. Aussi est-ce avec confiance et en lui donnant toutes les significations humaines et divines que, dans le chagrin d'une perte pour nous si irréparable, nous répéterons la parole de l'Apôtre : *Opera enim illorum sequuntur illos.*

DISCOURS
DE
M. CHARLES DUMONT
MINISTRE DE LA MARINE

LE Jura ne l'oubliera jamais... Ses amis d'enfance, ses camarades de lycée lui demandèrent en 1920 d'être candidat au Sénat. Il vint. Il fut élu. Il fut réélu en 1924. Nous lui réservions pour 1932 une réélection triomphale — réélection de gratitude pour la leçon que fut sa vie d'homme, de lettré, de républicain — réélection de fierté pour l'éclat que ses travaux jetaient sur la petite patrie.

Et voici que nous n'avons plus que des souvenirs. Mais quels souvenirs, à jamais vivants, à jamais vivifiants !

De 8 à 11 ans, il fit ses classes primaires à ce qu'il appelait l'Université de Longchaumois, école d'un village de montagne, où, même de la petite ville voisine, on envoyait des pensionnaires à un instituteur renommé. Il eut pour compagnons ceux qu'il retrouva plus tard à la fois cultivateurs et artisans, mêlant les travaux des champs l'été avec, l'hiver venu, l'horlogerie, la lunetterie, la taille des diamants, la tournerie. Ces camaraderies ouvrières laissèrent chez lui une impression ineffaçable. Toute sa vie, il tint l'artisan, qui fait son métier à la perfection, pour l'égal des plus grands. Les ouvriers de Saint-Claude et de Morez savaient, sentaient que Victor Bérard les considérait comme des égaux dans la mesure de leurs vertus professionnelles. L'enseignement technique qui

prépare les enfants de Morez, sa ville natale, à être des lunettiers, de réputation mondiale, il lui donna toujours même valeur qu'aux plus hautes disciplines. Dès l'école de Longchaumois, le républicain, le démocrate avaient ainsi pris définitivement leur pli.

A 11 ans, Victor Bérard fut conduit au lycée de Lons-le-Saunier. Que de fois nous a-t-il décrit ce premier voyage ! Après une longue route à travers les forêts de sapins et les plateaux peu à peu abaissés, à un détour du chemin, du haut de la diligence, il découvrit un immense horizon de coteaux adoucis, de grandes plaines vaporeuses et, au premier plan, des vignes sous le soleil, la veille de la vendange. Du coup, l'artiste fut éveillé, l'imagination fut mise en branle. Depuis elle n'a jamais cessé de s'élaner vers les grands voyages et les belles aventures de l'art, de la poésie et de la mer.

Au lycée, ni ses professeurs, ni ses camarades n'ont jamais douté qu'il ne dût être lauréat du concours général, normalien, agrégé, docteur. Sa beauté d'adolescent, c'était le présage charmant que, jeune homme, il irait à l'école d'Athènes et que d'Athènes il partirait pour tous les rivages où il aurait à déchiffrer, retrouver, restaurer l'histoire, les inscriptions, les statues, les monuments de la Grèce, mère des arts.

Toute la vie, toute l'œuvre de Victor Bérard est animée par un double courant de traditions et de convictions. Il a la rude vigueur de sa race montagnarde et égalitaire. Il est en défiance contre toutes les tentatives de domination, particulièrement ploutocratique et coloniale. Morez est ville frontière. Le patriotisme de Victor Bérard est vigilant. Avec quelle ardeur, de 1904 à 1918, dans ses articles de la *Revue de Paris*, dans ses livres sur *l'Angleterre et l'Impérialisme*, *l'Empire Russe et le Tsarisme*, *l'Affaire Marocaine*, *la France et Guillaume II*, *l'Éternelle Allemagne*,

a-t-il fait entendre avertissements et objurgations ! Que de fois, parlant devant nos monuments aux Morts, a-t-il évoqué les trois invasions de 1815, de 1870, de 1914 ! Ses grands-parents lui avaient raconté l'entrée à Morez, en 1815, des milices genevoises mêlées aux cosaques. Avec quelle passion, au cours de ces dernières années, a-t-il recueilli et commenté toutes les pièces du procès des zones, du procès de souveraineté et de mitoyenneté qui est pendant entre la France et la Suisse ! Quelle joie, lorsqu'il eut découvert, dans les archives du Quai d'Orsay, le document libérateur qui, à son avis, détruisait le fondement juridique de la demande de la zone de Gex faite et obtenue par Genève dans les traités de 1815 !

Voilà le montagnard de frontière enraciné dans ses susceptibilités démocratiques, dans ses traditions, dans ses rancunes patriotiques.

Mais il est aussi l'homme dont l'imagination érudite s'est choisi d'autres patries. Sans cesse il est en partance pour les pays de la vigne, de l'olivier, des marbres dorés par le soleil, pour ces îles méditerranéennes au milieu desquelles erre Ulysse en ses divines aventures.

Mes collègues, Bienvenu-Martin et Henry Bérenger ont dit ici, d'autres — le président du Sénat, le ministre de l'Instruction publique — diront, ailleurs, avec l'autorité de leur parole et de leur fonction, les services rendus par Victor Bérard à l'Université, à la République, à la France. Ils ont rappelé, ils rappelleront le rôle éminent de l'ancien président de la Commission sénatoriale de l'Enseignement, du rapporteur et du président de la Commission des Affaires extérieures.

Pour moi, à ce moment affreusement douloureux de la séparation, j'ai seulement voulu montrer combien notre ami était nôtre. Le Jura vivait en lui. Le Jura ne l'oubliera jamais.

La marine se le rappellera toujours. Vingt-trois promotions d'officiers de marine l'ont connu. Depuis des semaines, à la nouvelle que Victor Bérard était gravement malade, c'était au Ministère, dans les ports, dans les escadres, l'inquiétude, aujourd'hui c'est le deuil. Les uns se rappellent le brillant, le fougueux examinateur dont les exigences révolutionnaires en matière d'histoire et de géographie eurent la plus heureuse influence sur l'enseignement préparatoire à l'École Navale. Les autres racontent ses leçons — elles durèrent dix-huit ans — à l'École Supérieure de Guerre Navale. Le cours achevé, la discussion continuait. Elle se prolongeait de la rue de l'Université jusqu'au domicile de Victor Bérard et, dans sa maison ouverte, reprenait le dimanche.

Il était jeune, au temps où les amiraux d'aujourd'hui étaient ses élèves. Ils sont restés sous le charme. Il était droit et fort comme un mât de navire. Sa main, quand il n'y prenait pas garde, serrait comme si elle maniait une barre en lutte contre le flot. Son pur et clair regard étincelait comme l'azur d'été. A sa voix s'animaient les antiques navigations et se modernisaient les vieilles querelles des comptoirs phéniciens, des cités grecques, des présides vénitiens, portugais, espagnols. Il avait pour ou contre lui tels ou tels peuples de la Méditerranée ou de la Mer Noire, à l'égard de leurs chefs, de leurs mœurs, des passions violentes qu'il faisait partager. Tous les vers d'Homère chantaient dans sa mémoire. Traduits avec le tour archaïque qu'il a su leur donner, les beaux vers ingénus et savants s'insinuaient, comme des fils d'or, dans la trame de ses leçons. Nulle part, autant que dans les carrés d'officiers de marine, l'*Odyssée* de Victor Bérard n'a été lue, discutée, admirée. Au dernier concours de l'École Navale, comme sujet de composition française, on demanda aux candidats quels étaient les trois livres

qu'ils désiraient emporter pour leur première croisière. *L'Odyssee* fut choisie par beaucoup. Plusieurs donnèrent de leur choix des raisons qui montrent que les cadets, comme les aînés, ont subi l'enchantement... et partageront notre deuil.

Que ce soir, dans la maison, cruellement silencieuse, où ne se fera plus entendre la voix forte et joyeuse de notre ami, puissent les siens accueillir l'hommage de notre affection et de notre douleur : sa compagne, dont la tendresse inquiète écartait de lui difficultés, embarras, mondanités inutiles, sa fille, bien aimée, ses deux fils normandais, comme lui, dont la vie, au cours de leur jeunesse, a été réglée sur les convenances de sa tâche.

Pendant trente hivers, heureux de cœur, libre d'esprit, il alluma sa lampe de travail à cinq heures du matin. Tous ses loisirs de professeur, de polémiste, d'historien, d'homme politique, dans sa maison strictement, sévèrement ordonnée, il fut libre de les consacrer à dépenser une fortune afin que soit élevé par ses mains, pour l'honneur des lettres françaises, un monument durable, comme notre langue, à Homère, poète et dramaturge, ressuscité.

Dans un même sentiment d'admiration, de reconnaissance, d'affectueuse désolation, nous unissons sa femme et ses enfants à l'ami dont le rude civisme, l'action politique, l'œuvre historique, l'esprit enchanteur, l'exemple de labeur ennoblissant, feront durable la vie dans nos cœurs. L'oubli ne prendra ni son nom, ni ses services, ni son œuvre, ni notre amitié, ni notre douleur.

DISCOURS

PRONONCÉS AU SÉNAT

LES 17 ET 24 NOVEMBRE 1931

DISCOURS

DE

M. ALBERT LEBRUN

PRÉSIDENT DU SÉNAT

Séance du mardi 17 novembre 1931

MES CHERS COLLÈGUES,

A peine avons-nous adressé à la mémoire de Vieu et de Servain nos douloureux hommages qu'un nouveau deuil frappe le Sénat. Vendredi matin, nous parvenait soudain la nouvelle de la mort de Victor Bérard.

Sans doute, beaucoup parmi nous savaient de quelle atteinte cruelle il était frappé depuis plusieurs semaines ; à la reprise de notre session, on apercevait, l'aveu peut en être fait aujourd'hui, comme un voile de tristesse répandu sur l'Assemblée ; on s'abordait avec inquiétude en s'informant de sa santé.

Cependant, nous nous plaisions encore à espérer que sa robuste constitution parviendrait à triompher de ce mal redoutable.

Ceux qui, comme moi, l'avaient vu récemment, avaient pu admirer la lucidité intacte de son intelligence, la volonté d'action qui ne l'abandonnait pas et le faisait se préoccuper toujours des travaux du Sénat et rêver au jour, qu'il souhaitait prochain, où il pourrait à nouveau y participer.

Hélas ! toute espérance était inutile. L'irréparable est maintenant accompli. Le vide qu'il laisse ici est immense. En vain, cherchons-nous désormais sur nos bancs le noble visage qui les animait de ses traits si fins et si expressifs ; en vain, attendrons-nous l'étreinte vigoureuse

d'une main qu'on savait si loyale ; en vain, quèterons-nous les accents d'une voix dont l'élégant atticisme et l'érudite éloquence retenaient et subjuguèrent l'attention.

Voici que se sont éteints à jamais cet esprit charmant, attachant, séduisant, même pour ceux qui ne partageaient pas ses avis, cet humaniste qui avait toutes les curiosités, les plus originales et les plus hardies, cette nature généreuse et passionnée, pleine de flamme et d'action, ouverte à toutes les belles idées et qui savait, en toutes circonstances, inspirer ses paroles et ses actes du plus pur patriotisme et de la plus large humanité.

L'œuvre littéraire, économique, politique et sociale de Victor Bérard a été considérable. Il n'est pas possible, dans l'instant qui nous presse, d'en donner même un bref aperçu. Aussi bien, ce matin, la terre où il doit désormais reposer, en a reçu de voix autorisées l'écho émouvant et touchant.

Tour à tour, nos collègues, MM. Henry Bérenger, Bienvenu-Martin et Charles Dumont ont célébré en lui le politique en qui fleurissaient les fortes vertus républicaines, passion de sa vie, le Français averti et si compréhensif des graves et délicates questions de politique étrangère notamment dans l'Orient, le Jurassien si attaché à sa petite patrie, dont il ne parlait jamais qu'avec attendrissement et fierté. On a justement aussi loué en lui le savant helléniste qui a su renouveler avec éclat et ferveur la tradition des études grecques, le géographe patient et attentif des archipels méditerranéens. Je veux, pour ma part, simplement retenir ce que lui-même écrivait récemment de sa vie intellectuelle : « Elle a toujours été partagée en deux, déclarait-il. La première partie a été consacrée à la politique et à l'économie contemporaines, la seconde à la géographie et à l'histoire grecques. Du tout, j'ai fait une unité complète. »

C'est comme représentant, depuis plus de dix ans, du Jura à la Haute Assemblée que Victor Bérard nous appartient ; c'est le sénateur, l'homme d'État éminent, désintéressé, qui, se refusant aux séductions du pouvoir, tint à remplir uniquement et entièrement l'exercice de son mandat, dont nous honorons surtout ici la mémoire.

Grand travailleur — il se levait chaque matin à 5 heures — il voulut toujours consacrer, malgré ses nombreuses tâches littéraires, une notable partie de son temps aux travaux parlementaires. On le rencontrait au Sénat presque chaque jour. Il présida tour à tour deux de nos grandes Commissions, celle de l'Enseignement d'abord, plus récemment celle des Affaires étrangères, et fit en cette qualité de très nombreuses interventions, soit au sein de ces Commissions, soit à la tribune.

Il était toujours écouté avec la plus vive attention et le plus grand intérêt ; on savait qu'il mettait ses idées de démocrate convaincu au service des causes qu'il jugeait avant tout bonnes et justes. Subissant déjà les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, il se fit entendre une dernière fois à notre tribune le 30 juin 1931 — comme le rappelait tout à l'heure M. Henry Bérenger — sur l'ordre du jour qu'avec plusieurs de nos collègues il venait de déposer comme conclusion du débat soulevé à l'occasion des dettes allemandes. C'est au nom de cet amour jaloux de la patrie, un des principes directeurs de sa vie, qu'il nous conviait à approuver un texte où s'affirmait la politique traditionnelle de la France : « A la veille de graves difficultés, disait-il pour finir, le moment n'est plus d'afficher nos divisions, si nous en avons. Nous devons marcher, soit par notre silence, soit par notre adhésion, derrière le Gouvernement du pays. »

Le Sénat, qui l'entendit toujours avec une unanime faveur et lui a montré ce matin, par l'empressement qu'il

mit à se porter en foule à ses obsèques, combien il l'aimait, s'incline avec respect devant le Républicain ardent et le grand Français qui mit durant quarante années au service de son pays, un clair cerveau de savant et un cœur brûlant de poète.

J'offre à Madame Victor Bérard qui, au cours des derniers mois, a su, d'un courage admirable, l'entourer des soins les plus dévoués et de la sollicitude la plus attentive, à sa fille si tendrement aimée, à ses fils, l'orgueil de sa vie, à tous les siens étroitement groupés autour de lui, l'expression de nos regrets les plus vifs et de nos condoléances les plus attristées.

*
**

M. MARIO ROUSTAN, *ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*. — Je demande la parole.

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. le Ministre de l'Instruction publique.

M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE. — Messieurs, le Gouvernement qui, ce matin, par la voix poignante de notre ami Charles Dumont, disait ses tristesses et ses regrets, s'associe pleinement aux paroles émouvantes que notre cher Président vient de prononcer, paroles émouvantes qui partaient de son cœur et qui ont su trouver le chemin des cœurs des membres de cette Assemblée. Mais vous comprendrez que le ministre de l'Instruction publique, ici même, ne peut pas ne pas exprimer la douleur profonde de l'Université : je crois répondre au sentiment unanime de la Haute Assemblée en saisissant l'occasion très prochaine de payer le tribut de respectueuse admiration dû à un homme qui a été — en même temps qu'un grand sénateur — un grand savant et un grand universitaire.

DISCOURS

DE

M. MARIO ROUSTAN

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Archives

Séance du mardi 24 novembre 1931

MESSIEURS,

LA Haute Assemblée comprendra que je commence par saluer, en cette circonstance, la mémoire de celui qui a toujours pris la plus grande part à nos débats sur les humanités. Si la mort cruelle ne nous l'avait pas arraché, il serait aujourd'hui à cette tribune et nous l'écouterions avec plaisir et avec profit. Nous avons pris tous deux rendez-vous au moment de son départ en vacances. Je lui avais demandé, il m'avait promis, de travailler à découvrir la nouvelle appellation de la licence par certificats, après que je lui eus exposé très sincèrement mes longs tâtonnements et mes recherches vaines. Aurait-il approuvé celle que je vais timidement vous proposer aujourd'hui ? Je l'espère. Toujours est-il qu'il aurait de nouveau saisi cette occasion de témoigner son amour pour l'hellénisme, dont il ne pensait pas que les bienfaits dussent être réservés à l'élite de la démocratie, car c'est là une des originalités de cet esprit puissamment original, que je voudrais, en cette circonstance, mettre en lumière.

Certes, il ne niait pas que la culture latine eût un rôle essentiel pour ce qui concerne la composition et l'expression et il reconnaissait dans l'auteur du *Pro Murena* et du *Pro Milone* un maître de rhétorique incomparable. Mais pour la formation de l'esprit, pour les découvertes que

l'esprit doit faire lui-même, pour l'art de penser juste et de lier nettement les idées, il mettait les bienfaits de la culture grecque bien au-dessus des bienfaits de la culture romaine. Non seulement, il s'élevait, vous vous rappelez avec quelle violence, contre un système d'examen qui pouvait permettre à un professeur de philosophie de ne connaître Platon et Aristote que par des traductions, à un professeur d'histoire ancienne de ne pouvoir lire Xénophon et Thucydide qu'à travers des versions françaises, mais encore, il aurait voulu que la culture grecque fût mise à la portée de tous ceux qui, n'ayant pas eu l'ambition d'enseigner, pouvaient avoir du moins l'ambition d'être, dans la cité, des hommes dignes de leur indépendance.

Il réclamait une adaptation de l'hellénisme à l'éducation des masses, peut-être quelque chose d'analogue à ces adaptations du drame grec qui font encore aujourd'hui verser des larmes aux foules assemblées. Et des livres comme les siens, des traductions comme celle qu'il a donnée de l'*Odyssee*, ne peuvent-ils pas aider des citoyens qui se contentent, à peu de frais, de se proclamer les enfants d'Athènes, à pénétrer dans la civilisation hellénique, à retrouver les nobles idées et les généreux sentiments dont les poètes et les philosophes ont célébré le culte dans la démocratie grecque, à goûter les formes magiques d'un art populaire entre tous et entre tous immortel?

Voyez, Messieurs, dans cette idée, ce qu'il faut y voir, c'est-à-dire une affection sincère pour le peuple. Victor Bérard était certes le conférencier qui entraîne et peut séduire un auditoire savant, mais c'était aussi l'orateur qui soulève un auditoire populaire, qui se sent en communion d'idées avec lui et qui ne fait aucun effort pour trouver du premier coup le chemin de son intelligence et de son cœur.

Messieurs, j'aurais voulu dire plus longuement la profonde et sincère douleur que l'Université a éprouvée à cette perte irréparable; ces regrets sont atténués parce que d'autres, au cimetière où il repose et dans la Haute Assemblée, ont loué le savant, le professeur, l'homme politique, l'ami. On peut dire que Victor Bérard a été loué comme il le méritait. Et déjà, pour lui, l'Histoire commence. Elle le rattache à cette lignée des grands humanistes du XVI^e siècle, à ces grands hellénistes du Collège de France qui ont ouvert la voie dans laquelle Victor Bérard s'est avancé magnifiquement.

Son œuvre s'apparente à celle de ses admirables précurseurs, mais elle y ajoute quelque chose qui prolongera, par delà les années, la renommée de Victor Bérard. Hélas! l'œuvre reste inachevée, *pendent interrupta*. Le ministre de l'Instruction publique forme ce souhait digne de celui que nous avons perdu : puisse la piété de celle qui fut sa fidèle collaboratrice, la piété de ses enfants, celle de ses élèves, mettre en œuvre les matériaux de son labeur accumulés! Ne serait-ce pas le plus bel hommage à rendre à sa mémoire?

Ceci sera la tâche de demain. Aujourd'hui, nous nous sommes une fois de plus recueillis dans la tristesse. La Science est en deuil, l'Université, au nom de laquelle je parle, est en deuil.

Au palais d'Alkinoos, tandis qu'Ulysse tient sous le charme ses auditeurs profondément silencieux, dans l'ombre de la salle, Arété aux bras blancs prononce ces paroles :

Φαίηκες, πῶς ὑμῖν ἀνὴρ ὄδε φαίνεται εἶναι
 εἶδος τε μέγεθος τε ἰδὲ φρένας ἔνδον ἔλσας;
 ξείνος δ' αὐτ' ἑμός ἐστι· ἕκαστος δ' ἔμμορε τιμῆς.

« Que dites-vous, ô Phéaciens, de l'homme que voici ?



Il est beau, il est grand, quel esprit bien équilibré ! il est notre hôte à nous, mais l'honneur est pour tous. »

Victor Bérard a été l'hôte assidu et aimé du Luxembourg, mais l'honneur de sa gloire rejaillit sur la nation tout entière.

Il était juste, Messieurs, de rappeler pieusement ce souvenir au début d'une discussion à laquelle vont manquer sa foi ardente et son éloquente parole.

IMP. DE VAUGIRARD — PARIS 1932